



HAL
open science

Questionner les usages “ féminins ” du skate-park de Canteloves Gardens (Camden road, London,UK) ?

Awaïda Carton, Stéphane Carpentier

► To cite this version:

Awaïda Carton, Stéphane Carpentier. Questionner les usages “ féminins ” du skate-park de Canteloves Gardens (Camden road, London,UK) ?. 2020. halshs-02795126

HAL Id: halshs-02795126

<https://shs.hal.science/halshs-02795126>

Preprint submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

**Questionner les usages « féminins » du skate-park de Cantelowes
Gardens (Camden road, London,UK) ?**

Awaïda Carton Elise ^a et Carpentier Stéphane ^{a*}

^a *CETAPS EA 3832, Université de Rouen, France.*

*kprod76@orange.fr

Questionner les usages « féminins » du skate-park de Canteloves Gardens (Camden road, London, UK) ?

A Londres, la démocratisation de la pratique du skate-board profite notamment aux femmes et aux filles qui investissent le skate-park, ce qui contribue à transformer la sociabilité et la communauté des skateurs. Ayant pour objectif de questionner les usages féminins d'un skate-park particulier de Londres, nous avons opté pour celui de Canteloves Gardens. L'enquête ethnographique que nous avons menée s'appuie sur des observations directes et des entretiens compréhensifs. Peut-on dégager des usages féminins du skate-park à travers l'aménagement du temps passé dans cet espace et l'organisation des groupes de pairs ? Notre réflexion s'organise en deux temps : tout d'abord, nous étudions les manières avec lesquelles elles organisent leur temps de pratique dans les différents espaces du skate-park. Ensuite, nous abordons également les autres temps de présence dans le skate-park durant lesquels des moments de rencontre apparaissent. Mots clés : skate-park, ethnographie, pratiques féminines, moments, rencontre.

Mots clés : skate-park, ethnographie, pratiques féminines, moments, rencontre.

The democratization of skateboarding favors particularly women and girls. The rise in popularity of this practice makes them come to the skate-park and inhabit it. This evolution contributes to transform practitioners' sociability and community. Aiming to question the women uses of a particular skate-park in London, we choose Canteloves Gardens. The ethnographic survey is based on direct observations and comprehensive interviews. Is it possible to distinguish women's uses of the skate-park through the time spent in its spaces and the peer groups organisation? Our analysis is conducted in two steps: first, we study the ways they distribute their time of practice between different spaces of the skate park. Then, we discuss other moments of presence in Canteloves, such as meetings or encounters

Keywords: skate-park, ethnography, women's uses, moments, meeting.

Un nouvel espace sportif, lieu de socialisation a pris place dans la ville : le skate-park (Howell, 2008). Les skate-parks ont été créés d'une part dans une volonté de canaliser la pratique du skate-board et de la cantonner à des espaces définis. D'autre part, cela permet de sécuriser et de libérer les centres-villes (Gibout, Recours, & Riffaud, 2016). Le skate-park peut alors devenir un espace de ségrégation ou de cohabitation tant sociale que raciale ou sexuelle (Raibaud, 2012).

Nous nous inscrivons dans une démarche socio-anthropologique (suivant en cela des auteurs comme P. Bouvier, J. C. Kaufman, J. D. Urbain) pour tenter de comprendre le sens que donnent les acteurs à leur pratique du skateboard. Nous sommes au plus proche de la logique de François Laplantine lorsqu'il parle d'une « approche chorégraphique ». Il explique qu'à la différence d'une approche topographique désignant des éléments formant un tout situé, il cherche à intégrer une évolution temporelle du phénomène observé. Les éléments ne sont plus joints et fixes, mais disjoints, pouvant se superposer dans le temps ou dans l'espace, apparaître et disparaître. « Une pensée anthropologique du corps ne peut être une pensée de l'être, mais de l'autrement qu'être. Elle ne peut être non plus une pensée de l'un mais du multiple [...]. C'est une pensée qui s'élabore dans le mouvement de la durée et du devenir. Elle implique de la successivité et non de la simultanéité. Elle n'est pas une pensée de la concomitance mais de l'intermittence » (Laplantine, 2005). Notre questionnement se veut temporel et spatial. C'est-à-dire que nous recherchons les usages, les « moments » de pratique du skate-board au sens de Goffman, plutôt qu'une analyse des pratiquant·e·s : « Ainsi donc, non pas les hommes et leurs moments ; mais plutôt les moments et leurs hommes » (Goffman, 1998). Nous avons décidé de ne nous concentrer que sur la pratique féminine en réponse aux constats comme celui qui suit, décrivant l'arrivée en nombre des skateuses et de nouvelles catégories de pratiquant·e·s

dans les skate-parks sur le site de l'hebdomadaire anglais time out (« 7 skateboarders explain why the London scene is better than ever », 2018)

'Skating in London is better than ever before. There are more skaters than ever, especially girls. It's changing the dynamic of the culture. Sometimes the girls will outnumber the boys at skateparks. I wanted to bring as many girls together as I could, so I created a WhatsApp group where girls could post about events and invite others to skate spots. The group has become more than an information source, it's a support network.'

Nous posons dans cet article la question des usages faits par les femmes de cet espace. Ont-elles un rapport différent au skate-park ?

Une enquête ethnographique.

Notre démarche ethnographique met au cœur de l'enquête un seul skate-park. Nous cherchons ainsi à mettre à profit l'opportunité que représentent à la fois l'emplacement du skate-park, notre disponibilité pour les observations et notre curiosité pour la pratique du skateboard. Le skate-park de Canteloves Gardens au nord de Londres, est construit en objet de recherche en trois phases.

D'abord, le skate-park fait partie des lieux de vie de notre quartier : depuis quatre ans, nous traversons régulièrement le parc de Canteloves Gardens, nous utilisons les appareils de musculation à disposition. Nous avons également fréquenté le parc pour venir y observer les cours d'EPS sur le terrain synthétique. Etant donné la configuration de l'ensemble du parc, nous avons côtoyé les abords du skate-park. Nous avons donc construit une sorte de familiarité avec ce lieu.

Ensuite, nous nous sommes progressivement intéressé·e·s aux pratiquant·e·s du skate-park à travers des observations informelles comme le montre cette prise de notes :

« Le 22 septembre 2017, une quinzaine de skateurs se trouvent dans le skate-park. Parmi eux, une jeune fille semble plus compétente que tous les garçons [...]. Plus tard dans la journée, un autre skateur plus âgé arrive dans le skate-park qui ressemble un peu à Bruno Rouland (champion de skate-board rouennais dans les années 1980). Il donne des conseils à un plus jeune. »

Enfin, lorsque le sujet du skate-board s'est proposé comme possibilité de recherche, ce lieu est devenu un objet potentiel. Nous avons décidé d'enquêter sur ses pratiquant·e·s pendant un mois (du dix-sept septembre au dix-sept octobre). Pour cela, nous usons de deux outils méthodologiques : les observations directes et les entretiens compréhensifs. Dans un premier temps, nous avons effectué des observations directes « à découvert » qui ont enclenché, dans un second temps, une série d'entretiens.

Les observations directes (à découvert).

Pendant notre mois d'enquête, les observations se répartissent tout au long de la semaine, et sont au nombre de quarante-deux. Leur durée varie de quelques minutes à trois heures.

Les observations se répartissent en deux catégories. Tout d'abord les observations informelles ou passages avec prise de notes. A chaque occasion, le plus souvent les allers-retours domicile / travail, nous prenons note de l'occupation du skate-park : nombre de filles / garçons, activités, etc. Ces séquences d'observations durent chaque fois au moins dix minutes mais excèdent rarement trente minutes. Elles se répartissent sur tous les jours de la semaine.

S'additionnent à ces temps d'observations courts, des « observations directes » (Fournier & Arborio, 1999) bien plus longues et systématiques. Nous, les enquêteur·e·s nous déplaçons ensemble si possible, ou l'un·e des deux afin d'aller observer trente minutes ou plus le skate-park (jusqu'à deux heures). C'est un moment où nous notons

bien plus précisément les activités de chaque skateur·euse, mais aussi des observateurs, des passants, des gestionnaires du skate-park. En fonction de nos contraintes personnelles, quatre jours sont privilégiés : le mardi, le vendredi, le samedi et le dimanche.

Les entretiens compréhensifs.

Durant ce mois d'observations, et depuis lors, le travail s'est approfondi à partir d'entretiens. Nous avons recueilli des entretiens auprès de neuf personnes. Notre méthode est inspirée des propositions de J.-C. Kaufmann pour un entretien compréhensif (Kaufmann, 2011). C'est-à-dire que nous collectons les informations auprès de nos enquêté·e·s à la fois par des entretiens informels réalisés sur le terrain et des entretiens semi-directifs. Ces derniers permettent de recevoir des informations organisées par thématiques et recueillir les éléments de contexte social et langagier nécessaires à la compréhension des processus conduisant les personnes interrogées à pratiquer. Nous avons sollicité la parole, les récits, les opinions de ces femmes sur elles-mêmes et sur leur pratique afin d'accéder à leurs représentations du skateboard.

Les premières paroles ont été directement recueillies au skate-park sans autre cadre formel que la rencontre sur le site. A l'occasion des observations, nous prenons contact avec les pratiquant·e·s. Sur une dizaine de dialogues engagés, nous obtenons huit entretiens informels sur le site. Un groupe de quatre skateurs semi-professionnels (GG) prennent le temps de répondre, prennent une carte de visite mais nous ne les avons pas relancés pour cet article. Trois jeunes filles (C. D. et E.) semblent à première vue enthousiastes, mais elles coupent rapidement la conversation (environ trois minutes) et n'ont pas encore répondu à nos relances. Deux personnes (A. et J.) échangent plus d'une demi-heure avec nous sur des sujets propres au skate, l'une en anglais (A.), l'autre en français (J.) et donnent leur courriel afin d'être contactées pour un entretien semi-

directif. Nous les contactons dans la foulée, via message téléphonique avec l'une (A.) et via courriel avec l'autre (J.). A. proposera en fin d'entretien d'en parler avec une de ses amies skateuses (L.) qui prend quelques jours plus tard contact avec nous via message écrit. L. nous propose également de transmettre notre numéro de téléphone à d'autres connaissances et elle avertit que ces dernières risquent d'être occupées à cette période. En effet, nous n'avons pas été encore contactée. Quelques semaines plus tard, en rentrant du travail, vers 18h30, nous remarquons la présence d'une jeune femme accompagnée d'un enfant dans le GS (V.). Nous y entrons, nous les observons et nous entamons la discussion. V. nous donne son numéro de téléphone et nous fixe un rendez-vous deux jours plus tard.

Les entretiens semi-directifs ont lieu dans trois cafés dans un rayon de dix-quinze minutes de marche depuis le skate-park de Cantelowes. A chaque entretien, nous sommes arrivées un peu en avance, nous avons proposé (et payé) de quoi boire et manger à notre enquêtée. V. s'est présentée avec son fils qui a joué avec le téléphone toute la durée de l'entretien. Nous nous sommes installées sur une table, entourées de client·e·s et avec un fond musical. Chacun de ces entretiens durera entre quarante-cinq et une heure et dix minutes. Au début de chacun des entretiens, nous avons expliqué la démarche de l'entretien semi-directif (poser des questions, enregistrement) et nous avons demandé aux enquêtées de remplir et signer un formulaire de consentement qui précise l'objectif de la recherche ainsi que les précautions d'usage (gestion des données personnelles, participation de plein gré, etc.) Enfin, nous nous sommes rendu·e·s dans le skate-shop le plus près du parc afin d'interroger le propriétaire du magasin (S.) et de contacter d'autres skateurs·euses pour élargir l'enquête.

Le skate-park de Cantelowes Gardens.

Le skate-park, qui est l'objet de notre étude, est local et familial de par son

emplacement. Il est loin du centre de Londres et des sites les plus touristiques, contrairement aux skate-parks les plus connus de Londres, en particulier Southbank Undercroft et Victoria Park (en extérieur) et House of Vans (en intérieur). Il est également à l'écart du « East-End » où se créent et se développent les tendances culturelles du moment et bien que situé dans Camden (autre lieu « à la mode »), il n'est pas central et situé dans une zone résidentielle. C'est donc un lieu où les débutants et les enfants n'hésitent pas à venir.

Mais il est aussi l'un des plus grands de Londres, et des mieux aménagés et organisés aux dires des skateur·euse·s. Il propose des sections très techniques prisées des professionnels et des bons amateurs qui viennent pratiquer ou rechercher de nouveaux défis et s'y faire photographier. Les enquêtées appellent ces derniers des « posers », du terme anglais qui signifie ceux·celles qui posent pour la photo et qui est également connoté péjorativement dans leur discours. En effet, ils ne viennent pas dans ce skate-park régulièrement. Ce skate-park est très présent sur les réseaux sociaux, comme dans la presse à la fois spécialisée et généraliste.

Cette double logique fait que le skate-park est fréquenté tous les jours, de son ouverture le matin à sa fermeture le soir, par des publics différents. Ces derniers cohabitent ou pas selon les horaires, et se répartissent les espaces disponibles.

Cette double logique explique également que l'on trouve plusieurs descriptions du skate-park sur internet dont celle qui suit :

“Another of the biggest and best outdoor bowl parks England has to offer, entirely concrete, and perfectly smooth. This London skatepark is the place to rip, if you are down for shredding! The massive bowl makes up about a third of the park, which features three connected sections with three different depths, with hips and roll-ins taking you down the sections. The first section is at around 5 foot deep, with a square shape bowl corner at the start, the second section is around 6½ deep

and featuring a 9ft cradle invert, a banked extension. The third section is at around 8ft deep and featuring a vert extension and the banked extension.

The bowl is separated from the smooth street course by a two flat-banks, which flow to a long flat section with ledges to the side of the bowl. On the other side of these flat-banks is the street course made up of flat banks, a large banked hip, small driveway with euro gap, a steep bank good for grinds and slides, and a grind block to the end of the skatepark.

The best thing about this park is flood-lit till 10pm! Very smooth, clean, and the locals shred! Another must visit if you are a bowl skater visiting London.

Wheelscape” (« Cantelowes Skatepark | Skates and Ladders », s. d.)

Le skate-park est un espace constitué de deux triangles rectangles qui se rejoignent en L et qui entourent deux côtés d'un terrain synthétique de football. Les deux autres côtés sont entourés de jeux pour enfants, vestiaires, toilettes, un panier de Basket-ball isole un petit espace « playground » de streetball, appareil de musculation et espace vert.

On peut différencier facilement les trois espaces de pratiques décrits par « Skate and Ladder ». Dès nos premières observations, nous avons désigné ces trois espaces : le *bowl*, et ce que nous surnommons le *grand street* et le *petit street*. Dans la suite de l'article, ces deux désignations seront symbolisées par « GS » et « PS » afin d'éviter la confusion avec la pratique du street. Le GS (« smooth street course ») se distingue du reste du skate-park parce qu'il est un espace triangulaire qui comprend plusieurs blocs d'évolution en béton, dont deux rampes obliques avec de grandes plateformes (« flat banks »). Le PS (« street course ») est un espace d'évolution plus réduit qui se situe de l'autre côté du bowl ; on y trouve des blocs de béton aux formes diverses, tous peu élevés. A partir des discours recueillis et des observations, cette première description va s'enrichir et permettre de montrer les différents aspects de la pratique au skate-park de Cantelowes Gardens.

Quels usages « féminins » du skate-park ?

Le mois réservé aux observations a permis de cumuler vingt-quatre heures d'observation pendant lesquelles nous avons constaté une moyenne de vingt-quatre pour cent de skateuses. Les plus jeunes skateuses ont été aperçues deux jeudis matin prenant des cours organisés par leur école et le dimanche après-midi avec leurs parents. L'après-midi jusqu'à dix-sept heures, nous voyons très peu de pratiquantes. A l'occasion, certaines pratiquantes, habituées du soir, arrivent en matinée, dès l'ouverture du skate-park à onze heures, dont C. et A. Le soir, après dix-sept heures et jusqu'à vingt-deux heures, heure de fermeture, ce sont des jeunes femmes que nous retrouvons, la plupart régulièrement (A., C., D. et J.). Bien que n'ayons pas pu l'observer, les filles passent parfois la journée au skate-park nous dit A., ou le plus de temps possible selon J., ou encore le plus souvent possible dans la semaine selon V.

Notre problématique se construit autour des questions suivantes : comment le temps passé au skate-park est-il aménagé ? Comment s'organisent les groupes de pairs : qui skate avec qui ? Quels sont les moments forts ? Quels sont les discours des skateuses sur leurs pratiques du skate-park ? Finalement, peut-on dégager des usages féminins du skate-park ? Ces questionnements orientent notre réflexion développée en deux temps.

Le temps de pratique se partage entre les trois différents espaces du skate-park. Ce temps de pratique sera tout d'abord décrit en fonction de deux espaces parmi les trois. Le GS et le PS sont réunis par la pratique « street » et « flat ». Malgré quelques différences d'usages, les pratiques observées ne peuvent se comprendre séparément. En revanche, le bowl est un espace utilisé différemment, ce qui implique de présenter ses usages de façon indépendante.

Mais lorsqu'on reste longtemps dans l'enceinte du skate-park, plusieurs facteurs incitent à avoir des temps de pause : les règles de priorité du skate-park et du bowl, la surpopulation, la nécessité de s'hydrater, de se nourrir, de se reposer, d'échanger et d'autres activités possibles sur le site.

Nous décrivons dans un second temps, les moments hors de la pratique que nous qualifions de rencontres. Nous repérons trois modalités d'occupation de ce temps. La première regroupe les échanges entre même sexe. Puis, nous décrivons les particularités des « groupes de filles ». Nous verrons comment et pourquoi souvent les « filles » arrivent, skatent et prennent leurs pauses ensemble. Enfin, nous décrivons les contacts entre les deux sexes et les rencontres qui en découlent. Cette cohabitation est particulièrement importante à exposer si l'on veut observer les usages du skate-park par les deux sexes et comment ils diffèrent. Les skateur·euse·s organisent leurs usages selon un rythme qui alterne des moments de solitude et des temps d'attente isolés.

Les temps de pratique.

La pratique du skateboard est une expérimentation : une recherche autour du geste, de la figure. Les figures répertoriées sont spécifiques. Sur les surfaces planes, il s'agit par exemple de faire tourner le skateboard sur lui-même pendant qu'il roule (« kickflip ») ou sauter, lever et rattraper le skateboard (« ollie »). Dans le bowl, on cherchera à rouler sur le rebord (« fifty-fifty »), s'envoler et reprendre sa glisser sans tomber (« air »). La maîtrise des figures donne l'impression pour certain·e·s que le skate est un prolongement de leur pied, de leur main, de leur corps, un objet intégré tant ils·elles le manient avec aisance. Dans cette partie, nous observons les temps de pratique qui visent la construction de cette aisance. Nous la présenterons en deux temps. Tout d'abord, nous verrons la construction des habiletés sur les surfaces planes et la pratique du street. Ensuite nous déplacerons notre regard vers les surfaces verticales, en particulier le bowl

et son utilisation par les filles et les femmes observées.

La pratique « street ».

Le GS s'étend sur une dizaine de mètres et sa forme ressemble à une sorte de triangle. D'un côté, c'est la route, de l'autre, le terrain de foot, à la base le chemin goudronné qui mène dans le parc arboré. L'accès du skate-park se trouve à son sommet. Une légère pente descend du sommet à la base. En dehors des horaires d'ouverture du parc arboré (lever/coucher du soleil), seule cette grille permet l'accès au skate-park (dans ce cas, il faut donc d'abord passer par le GS pour accéder au bowl puis au PS). C'est une sorte d'espace de travail où se côtoient tous les niveaux. Munis de ses rampes, de ses blocs, il est comme découpé en espaces où les skateurs peuvent pratiquer en même temps. On s'y croise, on pratique, on regarde, on bavarde, debout ou assis·es. Des garçons en BMX, des fillettes et des garçons en trottinette, des filles et des garçons en skate. Même si les skateurs·skateuses peuvent aller dans tous les sens, il semble y avoir un « sens » de circulation : le départ se situe au sommet du triangle et on s'élance, soit sur la rampe qui est parallèle au grillage du terrain de foot, et on profite de l'élan pour faire une figure (par exemple un kick flip), soit vers une rampe un peu plus haute et plus proche, soit vers deux autres rampes pentues, en face à face.

Le lieu d'apprentissage

Le GS est un lieu d'apprentissage. A un horaire où le skate-park est fermé au public (10h-10h30), nous avons observé une leçon de skate organisée (séance scolaire).

« En passant devant le skate-park sur le chemin du travail, je trouve entre 20 et 30 jeunes filles (une dizaine d'années) casquées et protections aux genoux et coudes, assises côte à côte, en trois rangées, silencieuses, en tenues décontractées (t-shirts blancs, legging ou short noir) avec un skate chacune fixant et écoutant un homme (30-40 ans), cheveux mi-longs, casquette en arrière, skate au pied. Celui-ci leur

parle avec quelques gestes brefs. Deux jeunes femmes sont debout à proximité du groupe de filles, l'une est adossée au grillage qui fait la séparation avec le terrain de foot. Observation 1610 EA »

Lors d'un dimanche après-midi ensoleillé, un skateur donne à sa plus jeune fille une leçon de skate (6-8 ans). Il lui apprend à garder l'équilibre en montant sur le skate et en roulant. A certains moments, il fait des démonstrations (à la plus âgée également) qui renseignent sur son propre niveau. En semaine, à la sortie des cours (15h30-16h30), on s'entraîne : une petite fille (8-10 ans) portant un casque, des coudières et des genouillères et une jeune femme, casque et genouillères, circulent entre les trois espaces du skate-park : bowl, GS et PS).

Le lieu d'entraînement

Dans neuf observations différentes, nous constatons que le GS est un espace particulièrement fréquenté par les pratiquantes pour s'entraîner. En effet, les figures sont répétées à l'identique. A la fin de chaque essai, les pratiquantes qui ont entre 20 et 30 ans « remontent » le GS et attendent leur tour, contrairement au passage dans le bowl où la même skateuse va au contraire faire peu de passages et le quitter. Nous y observons également des femmes qui, venues en groupe ou pas, pratiquent seules, laissant leur groupe initial (dans le PS) et s'intégrant au groupe de personnes qui skatent à ce moment-là dans le GS, se soumettant aux règles de cet espace, chacun-e attendant son tour. Nous observons de plus des allers et venues entre le PS et le GS pour une femme et une petite fille (10-12 ans) au t-shirt du club Barça, vêtue de protections (casques, genouillères, coudières et gants).

Nous avons pu observer, à l'opposé de ces comportements, que les hommes semblent utiliser cette section pour montrer leurs nouveaux « tricks », qu'ils se réunissent souvent au bord de ce secteur pour s'observer mutuellement, discuter. Ils font

des passages bien plus longs et répétés, et souvent, leur moyenne d'âge est plus élevée. Ils occupent cet espace de façon bien plus flagrante que les groupes féminins et semblent l'utiliser intégralement là où les filles ne font que passer ou occuper un espace très réduit. Le GS nous paraissait très à la vue lors de nos premières observations, mais il se révèle être assez à l'écart des spectateurs extérieurs au skate-park. En effet, les skateur·euse·s ne sont pas visibles depuis le reste du parc, ils ne le sont que depuis la route (Camden Road, route bruyante et très fréquentée par les véhicules, où les piétons s'arrêtent rarement) ou depuis le terrain synthétique. C'est la partie du skate-park où la cohabitation intersexes et intergénérationnelle est la plus grande le dimanche après-midi ou lors des grandes affluences.

Skater dans le bowl.

Selon les enquêtées, faire du skateboard est un « mélange » de pratique solitaire et collective. Par exemple, lorsque A. pratique seule, elle considère qu'elle s'exerce, qu'elle développe ses compétences. Lorsqu'elle pratique avec les autres, elle cherche à interagir et à créer un espace spécifique de pratique.

A partir des observations, nous avons remarqué que certaines filles skatent seules. Qu'elles soient débutantes ou compétentes, elles pratiquent dans le bowl sans se limiter à cet espace (elles se déplacent aussi dans le PS et / ou dans le GS). Par deux fois, une jeune femme aux cheveux longs et blonds en pantalon (jeans ou tissu) skate dans le bowl (15 et 28 septembre). Une autre, aux cheveux décolorés, le traverse à deux reprises. Une jeune fille au casque vert le traverse une fois en skate. Une autre jeune femme aux cheveux longs et noirs sort du bowl avec un tel élan qu'elle donne l'impression de voler sur son skate.

Les entretiens effectués nous renseignent sur quelques motivations liées à la pratique du skate en solo. Pour J. qui a une chaîne publique sur un site web, skater seule

lui permet de filmer ses sessions d'entraînement. Cela lui permet d'expliquer ces gestes aux internautes mais attend en retour des commentaires / conseils de leur part. Elle ajoute que skater seule permet de répéter plusieurs fois la même figure :

Quand je suis toute seule, je suis un peu monomaniacque, j'ai tendance à faire le même « tricks » à répétition pendant 50-100 fois (J.p.4)

L. raconte les étapes habituelles de son passage dans le skate-park : elle s'échauffe avec les « ollie », refait les figures qu'elle sait déjà pour s'entraîner. Elle laisse pour le moment le « drop in » dans le bowl pour se concentrer sur le « ledge ». Elle dit être « obsédée » par la réussite de cette figure dans la mini-rampe du PS, ce qui suppose qu'elle la répète à chacun de ses passages au skate-park.

Les protections.

Les protections (casque, gants, coudières et genouillères) ne semblent pas être revêtues systématiquement par les pratiquantes du bowl. Nous avons observé une seule jeune femme qui porte casque et genouillères faire deux passages dans le bowl. Lorsqu'elle se rend dans le GS, elle les enlève. Lors de l'entretien avec A., elle nous dit porter son casque, des coudières et des genouillères mais utilise davantage ces dernières. Lorsque nous l'avons observée skater dans le bowl, elle n'en portait pas. Quant à J., elle dit qu'elle n'en porte pas lorsqu'elle skate sur du plat alors que si elle skate sur des rampes, elle en porte et cela est visible sur l'une de ses vidéos. Elle parle également de l'usage de casque, de coudières, de protège-poignets et de genouillères. Elle précise que ces dernières protections lui permettent de glisser et d'amortir la chute, à l'instar de L. J. ajoute qu'elle porte quelquefois un « short rembourré de hockey pour protéger la hanche pour le drop ». Lorsque nous l'avons rencontrée dans le skate-park, elle ne portait pas de protections visibles. Parmi les trente-quatre skateuses que nous avons observées,

seules cinq portaient des protections (casque et genouillères en commun pour les cinq, gants et coudières pour deux d'entre elles) ; trois parmi ces cinq sont des fillettes (10-12 ans). Lors des entretiens, nous apprenons qu'il existe des chaussures spécifiques pour le skateboard. Les trois enquêtées les portent lors des entretiens. J. les décrit comme étant

« renforcées sur le devant et le côté, sur l'arrière (à droite du talon) quand je flick »
p.2

Par ailleurs, nous avons remarqué lors de nos observations que deux ou trois pratiquantes et un pratiquant portaient des pantalons à toile épaisse, droits, ressemblant à des bleus de travail mais de couleur unie, noire ou blanche. Lorsqu'une jeune femme passe en skate devant le PS, nous pensons reconnaître un pantalon de judo mais J. nous éclaire sur la spécificité de ce type de pantalon qui se nomme « Dickies ». Cette marque produit des vêtements résistants et revêtus généralement pour des travaux de chantiers. Les pantalons sont

« larges, tombent bien, épais, ne se trouent pas facilement, tiennent chaud. » p.2

Les vêtements pour skater sont choisis pour plusieurs raisons mais celle qui prime est le choix d'affaires spécifiquement utilisées pour le skate pour éviter d'abîmer les autres vêtements. Nous avons constaté que la majorité des pratiquantes sont habillées de pantalons en tissu, de fuseau long, de jeans serrés, de pulls (« jumper ») et t-shirts larges ou près du corps. Nous n'avons noté qu'une seule jeune femme en jupe longue en tulle. Trois skateuses skatent avec casquette ou capuche. L'une d'entre elles (L.) nous dit qu'elle a besoin de sa casquette pour tenir ses cheveux lisses coupés au carré. V. précise qu'elle n'a pas de vêtements spécifiques pour pratiquer, qu'elle s'habille selon son humeur.

Skater c'est gérer ses chutes, gérer sa peur : apprentissage de soi

Si les chutes en skateboard peuvent ponctuer des étapes de l'apprentissage, les pratiquantes que nous avons observées ne sont pas aussi souvent tombées que les garçons. Lors d'une observation, nous assistons à la chute d'une jeune femme dans le bowl. Ne l'ayant pas vue tomber, nous l'avons compris à la réaction d'une personne assise au bord du bowl qui lui demande si elle allait bien :

Elle remonte hors du bowl et se soigne. Elle désinfecte avec un coton et applique des pansements (Observation 1909).

Lors de l'entretien avec L., elle évoque la cicatrice laissée par une chute sur le genou qui reste une zone sensible, notamment en été quand elle porte des shorts pour skater. A la fin de l'entretien avec A., elle dit ne pas pouvoir aller skater à cause d'une chute dans le bowl de Selfridges [magasin de Londres] : elle est tombée de près de deux mètres de haut. D'ailleurs, elle n'est pas non plus allée travailler [ranger les livres dans les étagères d'une bibliothèque] et ne fera pas de skate durant toute la semaine. Les chutes provoquent chez J. un sentiment de « peur » qui précède l'élan et la réalisation d'une figure. Ce sentiment consiste, selon elle, en une « anticipation des chutes et des douleurs ».

Le skate-park le plus ancien à côté de chez moi (en France) : ça fait peur si tu tombes, tu t'éclates J. p.6

C'est pourquoi elle semble conclure :

Oui, dans un skate-park, s'il y a des endroits qui ne font pas peur, c'est bien.

J. p.6

Tu attends d'être bien bien sûr pour te lancer. p.8

Pour V., les chutes font partie intégrante de l'apprentissage et de la maîtrise du skate. Elle raconte qu'elle « apprend à tomber » en anticipant ses chutes lorsque cela est possible, en tentant de trouver des manières spécifiques de tomber sans se faire trop mal. C'est aussi le cas de L. qui prend conscience des chutes pour tenter de les maîtriser.

Pour aller plus loin, nous notons également dans deux entretiens (A. et J.) que les pratiquantes considèrent l'enfance comme un moment privilégié pour apprendre à skater sans subir la crainte de se faire mal. J. évoque sa cousine de huit ans qui apprend à skater. Elle avance qu'

« A cet âge-là, c'est super pour commencer, on est super fort, on n'a pas peur de se casser la figure.

Tu es beaucoup moins conscient du mal que ça peut te faire.

L'entraînement de la peur se fait quand on est gamin. » J.p.8

Quant à A., elle raconte avoir continué à skater durant son enfance, alors que sa sœur avait arrêté de pratiquer :

“I was more like reckless, less afraid of hurting myself, more active” A.p.6

J. est convaincue que l'apprentissage durant la jeunesse de certaines figures permettrait de développer des compétences particulières et autoriserait une pratique plus aisée quelques années plus tard.

Je regrette tellement de n'avoir eu personne pour m'apprendre le ollie, je serais à des années lumières de mon niveau de maintenant J.p.8

Les moments de rencontres.

Les remarques précédentes de J. montrent l'importance d'autrui malgré le fait que le skate-board soit un sport *a priori* individuel. Les skateur·euse·s se regroupent entre

pairs. Dans un premier temps, nous montrerons comment s'organisent ces groupes.

Dans un deuxième temps, nous avons observé que les filles / femmes semble privilégier un espace particulier dans le skate-park. Nous expliquerons alors dans quelle mesure cet espace se construit comme un espace de pratique entre filles. Dans un troisième temps, nous montrerons les interactions hommes-femmes s'organisent dans l'espace majoritairement masculin du skate-park.

Skater en groupe et appartenir à un groupe de pratiquant·e·s

Plusieurs observations permettent d'avancer que certaines filles skatent à deux ou à plusieurs. Deux jeunes filles s'installent sur le bord du bowl. L'une d'elles se lance tout de suite après leur arrivée dans le bowl puis vient s'asseoir près de sa camarade. A deux reprises lors de la même observation, nous voyons deux femmes aux vêtements amples (t-shirts et pantalons en tissu) et aux cheveux décolorés skater dans le bowl.

Les entretiens effectués nous renseignent sur des motivations particulières reliées à la pratique du skate en groupe. J. avoue que skater en groupe « motive » (p.7). A. parle d'un groupe « WhatsApp » qui rassemble près de quatre-vingt-dix personnes qui pratiquent le skateboard. Chacun peut proposer une séance de skate en informant le groupe sur ce réseau social. Les personnes disponibles se retrouvent à Cantelowes Gardens dans le but de pratiquer ensemble sur une plage horaire. A. semble prendre à cœur l'investissement de l'espace du skate-park dans la mesure où elle considère que le skate-park est un « espace dominé par les hommes » (« male dominated space ») et qu'il serait difficile d'y entrer parce que ce n'est pas ce qui est traditionnellement attendu des filles. C'est pourquoi le groupe spécifique auquel elle appartient, composé de personnes non-binaires et transgenres, et avec les membres duquel elle vient skater au skate-park de Cantelowes Gardens, est une sorte de communauté qui permet de se sentir à l'aise, de ne pas chercher à prouver ses compétences. Cette communauté de personnes fonctionne

comme un écran qui les « protège » des pratiquants. Les autres enquêtées ne se réclament pas explicitement de ce groupe particulier (même si J. en fait partie) mais évoquent également l'importance du groupe ou du nombre de pratiquant·e·s dans l'occupation d'un espace spécifique à l'intérieur du skate-park.

A. précise notamment que, lorsqu'elle rencontre les pratiquant·e·s de son groupe, elle leur enseigne certaines bases, étant plus compétente qu'elles·eux. C'est également le cas de J. :

« Quand je suis avec les autres, j'essaie de faire des tricks marrants, j'apprends aux autres à faire des tricks que je connais » J. p.4

Par ailleurs, ce type de rencontre « intentionnelle » permet de créer dans le skate-park un espace spécifique, un espace « réservé » à ces personnes qui se connaissent et qui se rassemblent, ou, selon les mots d'A., « un espace plus sécurisé » (« a safer space ») pour pratiquer. J. confirme :

« Déjà rien que pour se lancer il y a tout le monde qui est en train de skater, ça va vite, ça fait des lignes dans tout le skate-park, des allers-retours, tu ne sais pas trop quand est-ce que ça va être ton tour alors [...] ça impose plus de respect quand il y a plusieurs personnes qui squattent une zone que quand tu es seul à faire ton truc et que tout le monde passe à fond. »

J. raconte qu'elle a pratiqué le skate seule, il y a quelques années, dans un skate-park particulier en France. A Londres, elle skate avec les autres personnes appartenant au groupe WhatsApp présentes à ce moment au skate-park. En comparant ses pratiques, elle évoque la « communauté » de pratiquant·e·s plus présente à Londres qu'en France. Selon elle, la présence d'autres personnes qui skatent permet des réalisations différentes :

« Quand on n'a pas d'amis et qu'on va au skate-park, on est un peu flippé. » J. P.3

« C'est bien d'être à plusieurs pour s'entraîner. »

« On n'a pas la même optique quand on est en groupe : on est plus content quand on se rapproche [de la réussite du tricks] que frustré quand on n'y arrive pas.

Quand tu es tout seul, tu as essayé cent fois, tu t'énerves » J.p.5

Pour L., skater en groupe ou avec son ami permet de passer du bon temps, de paresser et de se sentir davantage à l'aise et fait office d'une protection.

« Seul·e, tu n'as pas un espace à toi. Avec le groupe, c'est organisé, le groupe occupe un espace plus ou moins grand. Tout est question de visuel : les autres voient le groupe et ils ne prennent pas le risque de foncer dans plusieurs personnes et de tomber ».J

Le PS serait-il un lieu privilégié de l'entre-soi des filles ?

Le PS est, dans nos premières observations, l'espace qui nous apparaît comme le plus à l'écart. Il ne semble pas soumis aux mêmes règles de priorité que celles en cours dans le GS et dans le bowl. De ce fait, les pratiquant·e·s ne sont pas sous le regard de ceux et celles qui attendent leur tour. Par ailleurs, en tant qu'observateur·trice, nous estimons que le PS occupe un espace relativement « confiné » : pour pouvoir regarder ce qui s'y passe, il faut entrer dans le parc, occuper le banc orienté vers le PS ou bien l'un des rochers de l'espace de jeux sablonneux. Ces caractéristiques en font un « coin » plutôt isolé.

Nous observons divers moments pendant lesquels, dans le PS, les filles, venues initialement en groupe ou pas, se rencontrent et échangent. C'est dans cet espace que nous rencontrons A. et J., lors d'une séance d'entraînement, un soir. A plusieurs reprises, nous repérons des filles / femmes qui y skatent ou qui s'y assoient, une toute jeune fille sans skate qui s'assied à même la petite rampe, une jeune femme qui y rejoint deux autres, une boisson à la main et un skate sous le bras. Souvent, les affaires des filles sont posées en bordure de cet espace, au pied du grillage qui sépare le terrain

synthétique du skate-park. Un groupe de quatre jeunes femmes se filment et se photographient à cet endroit. A. et J. évoquent dans l'entretien ce lieu précis comme étant leur point de rendez-vous. C'est à cet endroit que J. travaille son ollie et se filme régulièrement pour sa chaîne publique. Lorsqu'elle nous raconte sa première visite du skate-park de Cantelowes Garden, au moment de son installation à Londres, elle précise qu'elle repère un groupe de filles dans le PS :

« Je rentre du côté de la rue, je vois des filles, je me suis dit oh lala, vite ! et je les ai rejointes. Chouette, c'est des filles, yes ! » J.p.7

Il semble que d'autres pratiquantes font de même lorsqu'elles viennent en groupe : une jeune femme revient s'asseoir près du bowl après avoir discuté avec trois personnes assises en cercle au bord du grillage, côté parc. Une autre jeune femme sort du skate-park, skateboard sous le bras pour aller à la rencontre d'une femme qui semble être son amie. Celle-ci la regarde skater à travers le grillage côté PS, sans rentrer dans le skate-park. Une jeune femme vêtue d'une jupe en tulle mi-longue skate dans le bowl et, au moment où elle s'arrête pour s'asseoir au bord du bowl, deux filles, déjà présentes dans le skate-park, viennent discuter avec elle. Une jeune femme rejoint une autre au bord du bowl pour échanger. Ces observations semblent confirmer l'élan qu'évoque J. :

« Quand je vois une fille, j'ai trop envie de lui parler »

L'ensemble des pratiques observées dans cet espace fait du PS un territoire que les pratiquantes semblent s'approprier. Elles s'y regroupent, discutent, y pratiquent ensemble, démontrent et enregistrent leur progrès.

Les rencontres hommes-femmes : quelles interactions ?

Nous avons constaté que l'occupation du skate-park de Cantelowes Gardens est

majoritairement masculine. Ce constat suppose des rencontres, des interactions et des rapports hommes-femmes que les entretiens peuvent révéler. Confirment-elles les manières dont les filles et les garçons se répartissent l'espace du skate-park ? Que disent les enquêtées de leurs relations aux autres skateur·euse·s ?

J. (qui skate depuis septembre 2018) assure que dans ce skate-park, elle a déjà vu davantage de filles que de garçons mais ce n'est pas l'avis de L. qui constate une augmentation de la fréquentation des filles depuis qu'elle a commencé à skater (en août 2016). D'après nos observations, nous relevons de nombreuses interactions et des échanges plus ou moins longs entre les occupant·e·s du skate-park, pratiquant·e·s ou pas. Qu'elles soient assises ou debout, avec ou sans skate, fumant ou buvant, les personnes qui se rencontrent dans le skate-park interagissent. Une rencontre qui semble marquante est celle d'une jeune femme qui arrive dans le bowl et va trouver un jeune homme assis avec son skate. Elle prend son skate et fait deux tours dans le bowl. Elle s'assied à ses côtés, ils échangent quelques mots. Quelques instants plus tard, elle enlève son sac à main et son manteau, reprend le skateboard et refait deux tours dans le bowl pour revenir s'asseoir sur le bord. Cette observation semble croiser ce que dit A. :

“it is kind of weird because you are teaching them tricks before asking their name”

Pour toutes les enquêtées, la confiance en soi et en ses compétences de skateuse sont des atouts majeurs pour utiliser tous les espaces du skate-park. Pour L., il est important de fréquenter le plus souvent possible le skate-park pour repérer les habitudes de certains pratiquants dans le but de pouvoir y inscrire sa propre « route » sans couper celle de l'autre ni le mettre en danger. Néanmoins, elle constate que certaines personnes, sans spécifier leur sexe, ne se préoccupent pas de respecter la pratique des autres. Lorsqu'elles sont amenées à rencontrer des hommes, les enquêtées ont différentes réponses : A. raconte qu'un homme très compétent lui a fait une remarque

sur la figure effectuée qui lui a semblé assez dure alors qu'elle attendait un encouragement ; L. salue les hommes qu'elle retrouve dans le skate-park sans chercher à leur parler. Elle raconte l'expérience inconfortable d'un skateur qui aurait cherché à lui apprendre à faire une figure en lui attrapant les épaules, ce qui a provoqué son départ du skate-park. V. dit ne pas avoir expérimenté de rencontre désagréable avec les skateurs, en général (mais elle skate à Cantelowes depuis trois mois).

Une autre forme d'interaction incontournable des rencontres hommes-femmes est le regard d'autrui. Ce regard que porte l'autre sexe engendre plus ou moins un « malaise », une impression d'inconfort, une timidité selon les témoignages. Cela constitue donc un certain « poids » attribué spécifiquement au regard.

« Lorsqu'on rentre dans le bowl, avec sa profondeur, ses rampes verticales et tous ceux·celles qui regardent ou attendent, on est forcément en train d'accepter de se donner en spectacle. Quand on y glisse, c'est pour s'y faire voir, pour une mise en spectacle de ses performances. C'est différent du PS, qui fait intervenir d'autres modalités de spectacle (observation 2709 EA). »

Dans l'entretien avec L., nous relevons l'expression « visual clues » qui semble exprimer l'importance et le poids des regards qui opèrent dans les espaces du skate-park. L. s'habille différemment de la majorité des filles : elle précise explicitement porter des vêtements qui lui donnent une silhouette de garçon pour ne pas attirer l'attention. Ainsi, elle se sent « moins vulnérable » et les hommes n'ont pas tendance à lui chercher noise (« people are less kin to mess with me »). A., de par son appartenance non-binaire affichée, s'habille avec des vêtements qui semblent davantage attribués aux garçons (pantalons lâches et pull long) et porte les cheveux courts. Par son apparence et la pratique du skate, elle cherche à éviter le regard d'autrui qui lui assigne un genre, qui la « sexualise ». J. dit également s'habiller avec « des vêtements de gars », rencontrer des

skateurs qui lui paraissent sympathiques. Pour autant, elle note la différence d'ambiance dans les skate-parks :

« Ça dépend des skateparks, dans des coins un peu plus craignos, quand ils voient des débutant-es, ils peuvent s'énerver, plus contre les débutants que contre les gens différents, ils s'énerveraient contre des gamins qui courent dans le skate-park »

J.p.6-7

Indépendamment de l'affluence et des heures de la journée, certaines filles sans skate investissent le skate-park et adoptent une attitude d'attente. Elles ne donnent pas l'impression de se préoccuper de ce qui se passe autour d'elles. Quelques-unes sont plongées dans leur portable. Nous observons une douzaine de situations caractérisées par le fait qu'elles soient seules et placées de telle sorte qu'elles semblent attendre.

Dépasser la notion d'usages « féminins » du skate-park.

Dans le but de résumer ce travail nous pouvons dire que l'analyse a contribué à montrer que les usages du skate-park s'agencent autour de deux « moments forts ». D'abord, le temps de pratique qui consiste en périodes d'apprentissage, d'entraînements, de démonstrations. Ensuite, les rencontres s'organisent à travers un groupe de femmes, autour d'un territoire qu'on s'approprie ou bien à travers une cohabitation hommes-femmes.

C'est parce que leur pratique est plus organisée que les filles semblent respecter plus les règles du skate-park. Elles créent ensemble des espaces où le groupe les protège. Nous le vivons lors d'un entretien informel avec J. et A. : nous sommes frôlées par des skateurs dès qu'elles s'arrêtent pour répondre aux questions. Les skateurs réinvestissent dès que possible l'espace qu'elles s'étaient appropriées.

Bourdieu insiste sur l'intériorisation inconsciente et partagée par les femmes du rapport de domination masculine à travers le corps : elles ont tendance à minimiser leur

niveau de performance comparé aux hommes (Bourdieu, 1998). Toutes nos enquêtées affirment être débutantes. Nous constatons pourtant qu'elles ont un niveau suffisant pour réussir plusieurs figures. Lors de nos observations, les filles ne cherchent pas à mettre en spectacle leurs compétences. Au contraire des hommes qui évoluent toujours dans tout le skate-park, elles se regroupent et évitent les spectateurs. Nous avons parfois noté lors des observations qu'il ne se passe rien devant nous et que « dès qu'on a le dos tourné, elles se sont remises à skater ». Mais, ce peu d'intérêt pour se montrer doit peut-être être analysé comme une centration de la pratique des femmes sur le « flow », cette recherche de sensation décrite dans les pratiques de glisse mais aussi par d'autres sportifs. Les hommes paraissent bien plus souvent en recherche de démonstration, en quête d'un « plus haut, plus vite, plus fort » qui explique peut-être l'intégration du skate-board comme pratique olympique.

Ces conclusions nous invitent à questionner l'observation des femmes et des jeunes filles. C'est un bon point de départ, qu'il faudrait maintenant dépasser. Les références au genre, comme celle faite par A. qui se présente comme « non-binaire » invitent au questionnement. Le skateboard est une pratique à la fois sportive et artistique, et donc un espace d'expression qui peut être non-genré si les pratiquant·e·s le souhaitent.

Après les rencontres faites à Canteloves Gardens, nous avons commencé de nouvelles observations à Finsbury Park (à trente minutes de marche plus au nord de Londres). L'ensemble des informations recueillies, notamment sur la communauté non binaire, sur la pratique des femmes, de certains hommes qui semblent eux aussi sortir des codes de genre imposés par la société montrent que le skate-park est un lieu où le genre se met en scène à travers la pratique sportive (Mercier-Lefevre, 2005). Ce constat

nous amène à penser que l'étape suivante de cette recherche serait un article sur le combat pour / le débat sur le genre au cœur de la pratique au skate-park.

7 skateboarders explain why the London scene is better than ever. (2018, août 6).

Consulté 9 décembre 2018, à l'adresse <https://www.timeout.com/london/news/7-skateboarders-explain-why-the-london-scene-is-better-than-ever-080618>

Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris: Seuil.

Canteloves Skatepark | Skates and Ladders. (s. d.). Consulté 17 décembre 2018, à

l'adresse <https://www.skatesandladders.com/skatepark/canteloves-skatepark/>

Fournier, P., & Arborio, A.-M. (1999). *L'Enquête et ses méthodes : l'observation directe*. Paris: Nathan.

Gibout, C., Recours, R., & Riffaud, T. (2016). Skateparks : les nouveaux parcs de jeu pour enfants. Une analyse sociospatiale des sports de rue à partir du cas de la métropole Montpellier. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 111(1), 30–41. <https://doi.org/10.3406/aru.2016.3221>

Goffman, E. (1998). *Les rites d'interaction*. Paris: Ed. de Minuit.

Howell, O. (2008). Skatepark as Neoliberal Playground: Urban Governance, Recreation Space, and the Cultivation of Personal Responsibility. *Space and Culture*. <https://doi.org/10.1177/1206331208320488>

Kaufmann, J.-C. (2011). *L'entretien compréhensif - L'enquête et ses méthodes* (3e édition). Paris: Armand Colin.

Laplantine, F. (2005). *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*. Paris, France: Téraèdre.

Mercier-Lefevre, B. (2005). Pratique sportives et mise en scène du genre : entre conservation, lissage et reformulation. L'exemple de la jupe chez les joueuses de tennis. In T. Terret, *Sport et genre* (p. 369-379). Paris, France: Harmattan.

Raibaud, Y. (2012). Sexe et couleur des skates parcs et des cités stades. *Ville école intégration*, (n° 168), 173-182.